

## **Petite-cousine de Marcel Proust**

**Nouvelle extraite de "A la lecture", de Véronique Aubouy et  
Mathieu Riboulet, Editions Grasset, 2014**

Vous vous appelez Annette. Votre maman, Adèle Weil, est la cousine germaine de Marcel Proust. Vous êtes donc, comme Marcel Proust, une cousine éloignée de Karl Marx.

Enfant, en d'autres temps, vous êtes réveillée avant l'aube par le fracas des chevaux et des charrettes qui descendent le boulevard Malesherbes en direction des Halles. Et par les exclamations mélodieuses des charretiers (tiens, tiens !).

Il y a de curieux phénomènes dans votre famille : un grand-oncle qui travaillait dans sa baignoire et un cousin qui avait écrit un roman dans son lit.

Son roman n'était pas pour les jeunes filles et contenait, selon ses propres dires, des pages indécentes.

Vous avez le téléphone dans votre appartement comme ce cousin qui, raconte-t-on dans votre famille, n'adorait boire son café que brûlant et s'il avait de la visite, s'éclipsait en prétextant un appel téléphonique. Ce même cousin qui, autre légende familiale, menait une vie dissolue, raison pour laquelle votre grand-mère Amélie Weil, sa tante, n'avait pas hésité à vendre l'immeuble du 102, boulevard Haussmann, forçant le malheureux à déménager et à faire vendre le liège de sa chambre.

Jeune fille vous allez au bal; vous jouez du piano; vous pratiquez le tennis; la natation; vous lisez de grands livres; vous parlez plusieurs langues étrangères. comme votre mère Adèle Weil née Adèle Weil, cousine de Marcel Proust; comme

votre grand-mère Amélie Weil née Amélie Oulman, tante de Marcel Proust ; comme votre arrière-grand-mère Adèle Weil née Adèle Berncastel, grand-mère de Marcel Proust ; comme votre grand-tante Jeanne Proust née Jeanne Weil, mère de Marcel Proust.

Une parentèle féminine de haut vol.

Mais soudain il y a autre chose. Vous dites autre chose. A dix-neuf ans, en avril 1940, vous passez le permis de conduire. Et en juin 1940, les allemands aux portes de Paris, vous êtes la seule à pouvoir conduire l'automobile qui achemine la famille Weil, mère, tante et cousins, dans un interminable périple vers Bordeaux – ce sera finalement Toulouse – laissant derrière vous l'appartement de la place Malesherbes et tous vos biens. Vous roulez trois semaines durant, avançant à dix kilomètres-heure, parfois même n'avançant pas du tout, du fait des bombardements et de l'encombrement des routes, au milieu des fuyards à pied, perdant la voiture de votre père, la retrouvant miraculeusement à Vendôme, chaque fois ayant à redonner des coups de manivelle, devant dormir chez l'habitant – une fois vous vous souvenez, c'était chez un vétérinaire – ou à la belle étoile. Plus tard vous écrirez tout cela dans un livre triste et nécessaire.

A Toulouse, votre maman se croyait intouchable, Française depuis des générations, fille de conseiller à la cour d'appel. Vous vivez, presque inconsciente du danger, vous dansez, vous faites de la bicyclette, portant l'étoile de David, jeune.

Vous êtes arrêtée à Toulouse en juin 1944, puis déportée en juillet avec votre papa et votre maman, Maxime et Adèle Weil.

Vous réapparaissez en avril 1945, sauvée par les « bus blancs » du comte Bernadotte.

Votre papa et votre maman ont été assassinés. Vous êtes une survivante.

L'appartement du boulevard Malesherbes vidé par les nazis. Pillés, les exemplaires d'*A la recherche du temps perdu*, pillées les somptueuses dédicaces de Marcel Proust à sa cousine germaine Adèle. Marcel Proust, juif par sa mère, baptisé, qui n'avait eu d'autre religion que celle de l'écriture.

Marcel Proust, juif amoureux des hommes qui avait créé par la littérature un fil continu de vie, une impérieuse scansion de l'amour, du plaisir, de la bonté, du vice, de l'art, du génie, qui nous est devenue si essentielle. Le merveilleux juif aimant Marcel Proust, l'optimiste rayonnant, enchanteur de nos vies, qui n'a pas connu cette rupture violente dans son corps, cette disparition des mots, cette fin brutale de toute narration qu'aucun romancier ne pourra jamais concevoir.

Le jeudi 4 juillet 2013, vous lisez deux pages de *Sodome et Gomorrhe* – roman aux pages indécentes – devant ma caméra, assise sous le portrait de votre grand-mère Amélie Weil. Vous êtes la lectrice n° 1000 de *Proust lu*. Généreuse, belle, en vous tout est là, le même fil de la vie, le même humour implacable, la même acuité, la même curiosité avenante, la même élégance spirituelle, tous les nobles héritages cousinaux.

Mais autre chose aussi est là, serti dans votre lecture, la force incommensurable du sourire malgré le froid abyssal qui parfois assaille votre visage.

J'allais vers vous pour toucher Marcel Proust mais quelque chose a surgi, un trou noir et glacé dans la mémoire, enchâssé entre lui et nous, contre lequel le temps, inexorablement, vient buter et se renverser.